

Zeitschrift:	Habitation : revue trimestrielle de la section romande de l'Association Suisse pour l'Habitat
Herausgeber:	Société de communication de l'habitat social
Band:	39-40 (1967)
Heft:	1
 Artikel:	L'autobus fantôme
Autor:	Backus, F.E.
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-126166

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 28.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'autobus fantôme

18

Dans la grisaille d'une aube indécise, une masse sombre émergea, dans un vrombissement monotone.

Arthur Strike attendait son autobus habituel, le gros bus orange de 6 h. 45 qui mène à la Cité. Ce véhicule qui chaque matin précédait le sien d'une minute ou deux ressemblait davantage à un corbillard qu'à un transport public. Strike le vit passer, noir, huileux et luisant dans le petit matin blême, uniquement éclairé par une lampe faible et rougeoyante, brinqueballant au-dessus des têtes des passagers sur un fond sinistre et sale. Puis l'autobus noir disparut comme avalé par le brouillard tourbillonnant de décembre.

Comme toujours, un sentiment d'étrange inquiétude s'empara de Strike quand le convoi passa, un sentiment fuyant de mystère, qui défiait toute description comme un mauvais présage. Quelle espèce de passagers cet autobus convoyait-il? D'où venait-il, où allait-il? Après tout, cela aurait dû le laisser indifférent. Toutes ces questions tourmentaient Strike, elles l'irritaient même, depuis qu'il avait déménagé, trois semaines auparavant dans le quartier d'Emerymont.

— C'est un vieux coucou qui fait la navette entre Norwood et la Cité, avait répondu un usager du bus orange à Strike qui l'interrogeait. Jusqu'à ce matin-là, Strike s'était interdit de poser la moindre question, car il hésitait encore à donner forme à une inquiétude qui n'avait pas de sens. Aussi se persuada-t-il que c'était par simple curiosité qu'il avait parlé à son voisin. Celui-ci ajouta:

— Il y a quelques-unes de ces boîtes noires qui desservent la ligne. Après tout, se dit Strike, il faut bien qu'on les utilise quelque part. Tant mieux si elles sont destinées au trafic des faubourgs de Cincinnati où je n'ai rien à faire. Pour mon compte, je m'en passe. Et il se sentit soulagé à la seule idée qu'il n'aurait jamais à monter dans un de ces bus huileux et sordides.

Arthur Strike avait loué une chambre chez les Ranson, non parce qu'il se sentait des affinités avec les gens bien-pensants, avides de scandales du quartier d'Emerymont, mais parce qu'il avait en adoration les pelouses, les arbres et les jolies maisons. Il avait gardé son quant-à-soi distrait et ne se mêlait pas des affaires des voisins. C'est précisément parce qu'il ne parlait jamais avec personne qu'il s'était posé autant de questions sur l'autobus-corbillard.

Le soir de la journée où il avait interrogé son compagnon du bus orange, il se surprit à méditer et à rêver avec intensité au convoi noirâtre qui passait chaque matin, au

lieu de lire son journal à la page des rigolades. Mais pourquoi ce satané autobus obsédait-il son esprit? Il eut un sourire indulgent pour lui-même et tourna les pages du quotidien pour arriver aux sports. Vraiment, ça commençait par devenir assommant. Il n'y avait aucune raison de se faire du mauvais sang. Et qu'est-ce que cela pouvait bien lui faire, à lui Strike, s'il y avait chaque matin des gens dans cette affreuse caisse à roues?

Il s'endormit en pensant à l'autobus fantôme.

La nuit suivante, tout recommença. Un sentiment ridicule de terreur indéfinissable s'était abattu sur lui, jugulant ses pensées dès qu'il pensait à l'autobus traversant les brumes du petit matin.

Peut-être y avait-il tout de même une raison à son obsession. Une année auparavant ou presque, sa fiancée, Doris Tway, avait été tuée dans un terrible accident d'autobus. Strike se souvenait d'une manière très précise des restes tordus et disloqués de l'autobus fatal. Celui-là aussi était noir et misérable. Elle? Une curieuse fille. Toujours elle avait dit que, si elle s'en allait la première, elle reviendrait vers lui. C'était une plaisanterie qu'elle aimait faire, une plaisanterie plutôt inattendue.

Strike s'était promis de prendre un jour l'autobus. Pourtant, il remettait sans cesse sa décision. Les jours de décembre qui raccourcissaient augmentaient encore son sentiment de trouble et d'angoisse.

Une nuit vint où il rêva qu'obéissant à une impulsion il montait dans l'autobus. Il perçut une odeur malsaine au moment où il passa la porte délabrée qui s'ouvrit avec une douceur contrastant avec le vacarme du convoi. La visière du conducteur était profondément enfoncee sur son visage. Très vite, Strike eut la sensation que l'autobus s'était mis à rouler. Mais il n'y avait pas de vibration. Aucun des bruits discordants et inquiétants auxquels il s'était attendu. Il ne ressentait pas plus de mouvement que s'il avait vogué au fil de l'eau dans une barque. Plus surpris de ce calme extraordinaire que par d'énormes craquements, il leva les yeux sur les passagers de l'autobus. Peut-être fut-ce à cause de l'étrange effort qu'il avait dû faire pour accomplir cet acte qu'il se réveilla, saisi d'une peur irraisonnée. Ce fut seulement au bout d'une heure que ses nerfs se calmèrent. Il décida alors de prendre l'autobus le lendemain.

*

Strike ne prit pas l'autobus le matin suivant. Il était presque sept heures quand il ouvrit les yeux après un sommeil agité. Cela signifiait qu'il allait arriver en retard à son bureau situé à l'autre bout de la ville. Il avait manqué son autobus habituel et l'autre aussi par la même occasion. A vrai dire, à la lumière du jour, il considéra la situation sous un angle différent. Il eût été ridicule, après tout, de monter dans un autobus allant dans une direction opposée sous prétexte d'obéir à une impulsion. Pourtant, lorsque la nuit fut venue, Strike hésita à se mettre au lit. Il se traita de lâche et d'idiot. Puis il se déshabilla et éteignit sa lampe.

De nouveau, il se sentit emporté dans le mystérieux et suant autobus, avec son conducteur penché en avant et cette étrange et trompeuse odeur. Brusquement, ce fut le réveil et l'angoisse. Mais cette fois, avant de se réveiller, il avait vu les occupants de l'autobus. Tous — il y en avait six ou sept — avaient les yeux fermés et ils étaient assis la

tête légèrement penchée par le frémissement imperceptible de l'autobus. Il y avait quelque chose de repoussant dans leur visage, à part leurs paupières baissées, quelque chose qui transperça le cœur de Strike. Il se demanda s'ils étaient comme lui très las, ou si... Un doigt froid toucha son poignet. Il regarda le conducteur. Son visage toujours caché était tendu vers la boîte où l'on glissait l'argent pour payer la course. Strike était en train de mettre la main dans la poche de son veston pour prendre une pièce de monnaie quand il aperçut un huitième passager assis en avant. La tête et les épaules du conducteur l'avaient masqué jusqu'alors malgré sa taille haute et élancée. Lorsque ses doigts sortirent la pièce de monnaie, Strike remarqua que les yeux du huitième passager n'étaient pas fermés comme ceux des autres mais qu'ils étaient d'un gris pâle et qu'ils le fixaient. Ils ressemblaient – mon Dieu, ce n'est pas possible – à ceux de Doris. Mais oui, c'était elle, c'était bien elle! Comment avait-il pu ne pas la reconnaître plus tôt, malgré la place qu'elle occupait aux côtés du conducteur? Il comprenait enfin pourquoi l'autobus l'avait irrésistiblement attiré. Comme il la regardait fixement, stupéfait et muet, ses yeux rencontrèrent les siens. Les lèvres pâles se contractèrent étrangement comme si elle essayait vainement de crier. Brusquement le sortilège fut rompu. Elle s'élança et tomba à ses pieds, un bras cachant son visage, comme quelqu'un qui veut se protéger d'un danger effroyable. Un cri strident perça le silence vide, comme la lame d'un couteau.

Ce cri rendit sa conscience à Strike avec une telle brutalité qu'il fut jeté hors de son lit. Comme il était assis sur le plancher, encore tremblant de son cauchemar, épouvanté du cri qu'il avait entendu, il s'aperçut qu'il tenait quelque chose serré dans sa main. Il n'avait pas besoin de lumière pour savoir que c'était une pièce de monnaie, celle qu'il était prêt à jeter dans la boîte pour payer la course de son rêve.

*

Il comprit tout de suite que la pièce de monnaie était tombée de son veston quand il s'était déshabillé le soir précédent, assis sur le rebord de son lit. Sans doute le fait d'avoir mis la main sur elle en dormant l'avait-il conduit à rêver de la boîte à sous et à la suite. Mais Strike ne pouvait plus dormir. Après s'être retourné sur sa couche pendant toute la nuit, il se leva à l'aube vers les 5 heures. Ce matin-là, il était bien décidé. Il allait entrer dans l'autobus noir, «l'autobus fantôme» comme il avait fini par l'appeler dans le secret de son cœur et tuer ainsi d'un seul coup les fantasmes qui avaient pris racine dans son subconscient. Il fallait se débarrasser à tout prix de cette première et absurde impression qui l'avait saisi en voyant le véhicule cahotant dans l'aube indécise.

Une fois de plus, le sort ne lui permit pas de réaliser son projet. L'autobus noir ne parut pas à 6 h. 44. Il avait passé un quart d'heure plus tôt que d'habitude. Strike avait même attendu encore dix minutes après le passage de son bus habituel pour apprendre que le trafic de la ligne de l'autobus fantôme allait être définitivement interrompu. Sa première réaction fut un immense soulagement. Il n'allait plus être obsédé par la carcasse grinçante et cahotante de chaque matin; il allait pouvoir oublier ce dont il ne voulait plus se souvenir. Mais très vite il réalisa

que la disparition même de la ligne risquait de creuser encore son angoisse.

Ce même jour, alors qu'il se promenait dans les rues basses de la ville, une odeur particulière le frappa. Une odeur décevante, redoutablement familière. Il était devant la boutique d'un fleuriste. Un grand bouquet de chrysanthèmes blancs garnissait l'étalage en plein vent. Il se souvint où il avait respiré ce parfum: dans l'autobus fantôme de son rêve.

*

Une fois de plus, Strike était entré dans l'autobus fantôme de son subconscient. Il savait exactement ce qui allait arriver. A l'avance, il se sentait impuissant à retenir la chute des événements.

...

Il vit les sept passagers les yeux clos comme s'ils étaient fatigués à mourir. Puis vint la touche glacée sur le poignet, et encore la recherche de la pièce de monnaie, enfin la découverte de la longue et mince jeune fille. Doris!

A ce point-là, les événements se précipitèrent emportés dans une course folle. Doris poussa un cri déchirant. Les freins grincèrent. Un camion lourdement chargé émergea d'une étroite tête de pont, bloquant la route. Il y eut alors un crasch terrifiant.

*

Le bus orange de 6 h. 45 avait quatre minutes de retard à cause du verglas. Il y avait trois jours que les rues de la ville étaient impraticables. Un petit groupe de passagers s'entretenaient en attendant l'autobus:

– Personnellement, dit pompeusement un homme à la figure écarlate, je suis persuadé que c'est Ranson qui l'a tué... à cause de sa femme.

– Mais Strike n'était pas un type de cette espèce, objecta un jeune homme. Et vous savez bien que Ranson proclame son innocence... Lui et sa femme disent qu'ils ont été réveillés au milieu de la nuit par un cri terrifiant et ils l'ont trouvé sans vie, étendu par terre. Non, j'en suis sûr, il y a dans cette affaire un mystère qui nous dépasse.

Le gros autobus arriva sur ces entrefaites, interrompant momentanément la discussion. Les passagers y montèrent et chacun s'assit à sa place. A un moment donné, un passager montra à son voisin un amas de ferrailles tordues et de tôles fracassées au bord d'un talus, juste à l'entrée d'un pont étroit.

– C'est de la chance qu'il soit ainsi tombé sur le côté, hier, alors que nous le suivions dans le brouillard à quelques minutes de distance.

– Etrange, ce qui s'est passé, répondit l'autre. Personne n'a été témoin de l'accident et les officiels de la défunte compagnie des autobus noirs jurent leurs grands dieux que le corbillard en question avait été mis au rancart dans un vieux garage situé de l'autre côté de Norwood. Pouvez-vous imaginer quelqu'un chipant un coucou pareil pour aller faire un tour? Je sais bien qu'au jour d'aujourd'hui les jeunes gens n'hésitent pas à voler n'importe quelle bagnole pourvu qu'ils puissent rire un coup et faire de la vitesse. Le plus extraordinaire de tout, c'est qu'au milieu des décombres on n'a pas trouvé trace d'un corps humain... Quand je pense à ce pauvre Strike!...

F. E. Backus

adapté de l'américain par Isabelle de Dardel